

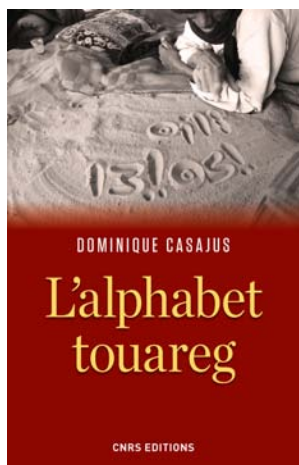


DOMINIQUE CASAJUS

L'alphabet touareg

CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur :



Cet ouvrage évoque l'usage des alphabets touaregs et retrace leur histoire. Utilisés aujourd'hui pour graver des inscriptions sur la roche ou sur certains objets et écrire de petits messages à des proches, ces alphabets – presque exclusivement consonantiques – dérivent d'alphabets beaucoup plus anciens appelés « libyques » ou « libyco-berbères ». Parfois associées à des inscriptions puniques ou latines, on trouve des épigraphes libyques dans tout le Maghreb actuel, de la Libye au Maroc et même jusqu'aux îles Canaries. L'histoire

de ces alphabets est en grande partie obscure, mais il est permis de faire à leur sujet quelques hypothèses... Notamment que, créés quelques siècles avant notre ère sous l'influence des Punique, ils ont ensuite disparu de l'Afrique du Nord au moment des invasions arabes, pour ne subsister qu'au Sahara. Depuis quelques décennies, des intellectuels berbères – Touaregs, Kabyles ou Marocains – ont entrepris de les moderniser en y adjoignant des voyelles, ce qui aboutit à des formes d'écriture très différentes de celles du passé.

Dominique Casajus, directeur de recherches au CNRS, enseigne à l'École des hautes études en sciences sociales. Il a consacré plusieurs ouvrages à la culture et à la poésie des Touaregs ainsi qu'à l'histoire de leurs premiers contacts avec le monde européen.

L'alphabet touareg

Série « Le passé recomposé » dirigée par
Sophie A. de Beaune

*Faire le point sur un thème particulier,
proposer une thèse inédite ou simplement tordre le cou
à une idée reçue, tel est l'esprit de cette série
de petits essais d'histoire et d'archéologie.*

Déjà parus

Sophie A. de Beaune, *L'homme et l'outil*, 2008
Brian Hayden, *L'homme et l'inégalité*, 2008 (rééd. 2013)
François Valla, *L'homme et l'habitat*, 2009
Anne-Marie Tillier, *L'homme et la mort*, 2009 (rééd. 2013)
Laure Fontana, *L'homme et le renne*, 2012
René Treuil, *Le mythe de l'Atlantide*, 2012
François Sigaut, *Comment Homo devint faber*, 2012
Catherine Wolff, *L'armée romaine*, 2012
Éric Baratay, *Bêtes des tranchées*, 2013
Thierry Bonnot, *L'attachement aux choses*, 2014

Dominique Casajus

L'alphabet touareg

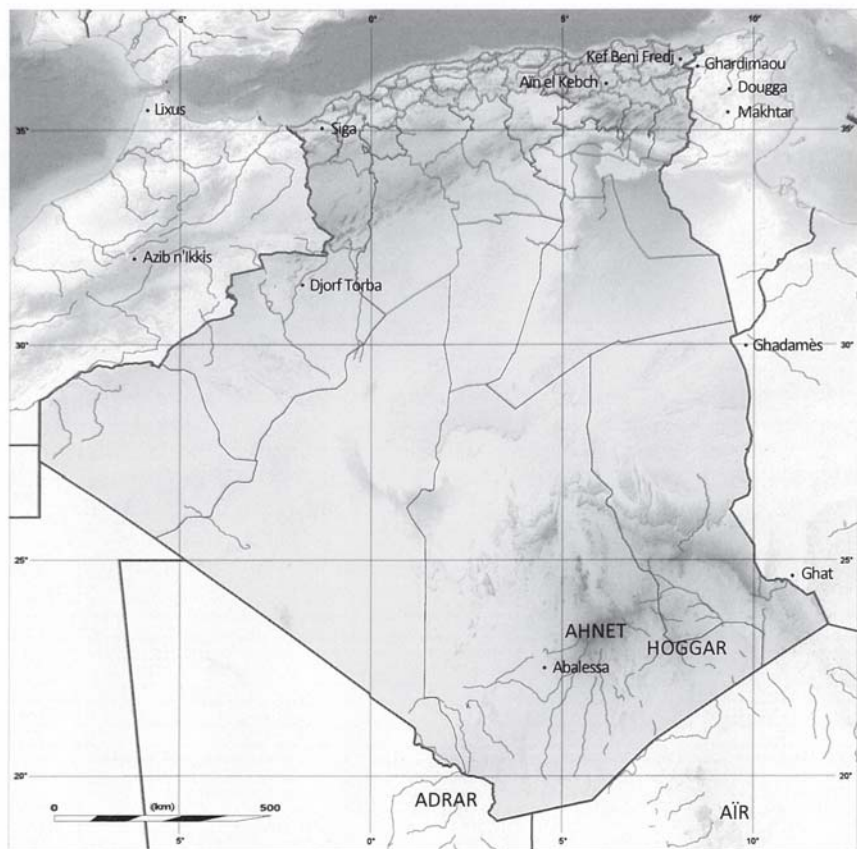
ⵣⵉⵏⵓⵎⵉⵏ ⵉⵎⵓⵔⵉⵏ

Histoire d'un vieil alphabet africain

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2015
ISBN : 978-2-271-08339-5
ISSN : 1958-0061



AZAWAGH

Principaux sites évoqués dans le texte.

Avant-propos

Plusieurs sortes d'écriture sont nées en Afrique. Les plus récentes sont les divers syllabaires créés au XIX^e et au XX^e siècles par des réformateurs soucieux de doter leurs peuples d'un instrument à même de rivaliser avec les alphabets introduits par les colonisateurs ou les missionnaires. La scolarisation leur a en général été fatale, mais l'un d'entre eux au moins est encore largement utilisé au Liberia : le syllabaire vaï, dont, raconte-t-on, Momolu Duvalu Bekele confectionna les quelque deux cents signes en 1833 ou 1834 avec l'aide de cinq amis, après que l'inspiration lui en fut venue dans un songe. La plus ancienne est le système hiéroglyphique des anciens Égyptiens, apparu dans la haute vallée du Nil il y a environ cinq mille ans et resté en usage, dans sa version hiératique ou dans des versions simplifiées, jusqu'à la fin du paganisme. C'était un jeu complexe d'idéogrammes et de phonogrammes dont des scribes jaloux de leur savoir ne purent empêcher la diffusion, puisque des hommes parlant une langue sémitique – peut-être des Cananéens employés dans les mines de turquoise du Sinaï – surent y puiser quelques signes et s'en faire un alphabet. On pourrait aussi parler de ces écritures qui, dès les premiers siècles de notre ère, se sont éloignées de leurs modèles sud-arabiques pour devenir les alphasyllabaires éthiopiens.

Et puis, il y en a une autre : l'écriture des Touaregs. Par commodité, j'en parlerai comme d'une écriture alphabétique, quitte, le moment venu, à dire pourquoi cette appellation n'est pas totalement satisfaisante, ne serait-ce que parce que des termes comme

« alphabet » ou « syllabaire » ne décrivent qu'imparfaitement les réalités auxquelles nous les appliquons. Elle dérive selon toute vraisemblance de vieux alphabets qu'attestent plus d'un millier d'inscriptions dans l'actuel Maghreb, de la Libye à la Mauritanie et jusqu'aux îles Canaries, dues à des peuples auxquels les auteurs antiques donnaient le nom de Libyques, de Numides, de Maures ou d'autres noms encore. Une trentaine d'entre elles figure sur des stèles bilingues où elles sont associées au punique ou au latin, ce qui autorise à les dater du tournant de notre ère. Pour une inscription découverte en 1904 sur le site aujourd'hui célèbre de Dougga – l'antique Thugga –, à quatre-vingts kilomètres de Tunis, nous sommes en mesure d'être plus précis. Elle est, si l'on en croit sa contrepartie punique, la dédicace d'un sanctuaire édifié en l'honneur de « Massinissa le seigneur [...] en l'an dix de Micipsa le seigneur ». Ces deux noms sont restés dans l'histoire. Massinissa est le prince numide dont la cavalerie prêta aux Romains un concours déterminant à la fin de la deuxième guerre punique, notamment lors de la bataille de Zama en 202 ; Micipsa est l'aîné de ses fils, qui lui succéda en 148 avant J.-C., alors que la troisième guerre punique venait de commencer. Présentée comme postérieure de dix ans à ce début de règne, notre inscription daterait donc de 138 avant J.-C. Ces alphabets étaient encore connus à la fin de l'Antiquité : Fulgence le Mythographe, un auteur chrétien qui vivait dans l'Afrique vandale au V^e siècle ou au début du VI^e siècle, mentionne dans son *De aetatibus mundi* l'existence de « lettres libyques » (*libycae litterae*), en précisant qu'on en compte vingt-trois – soit exactement le nombre de caractères utilisés à Dougga¹. Ils ont ensuite totalement disparu de l'Afrique du Nord mais, reconnaissables malgré une évolution multiséculaire, leurs lointains rejetons ont survécu dans les contrées plus méridionales qu'habitent les Touaregs.

Les alphabets touaregs diffèrent sensiblement d'une région à l'autre. Leurs caractères reçoivent le nom spécifique de *tafineq*, mot féminin dont le pluriel *tifinagh* est, sous des orthographes variables (tifinar, tiffinar, tifinag, tefinagh, etc.), pratiquement passé en fran-

1. Gsell 1913-1928, VI : 94 ; Galand 1973a : 368.

çais ; c'est pourquoi j'emploierai ici « tfinagh » sans italiques, en lui donnant le genre et le nombre (féminin pluriel) qu'il a en touareg. Plusieurs auteurs ont rapproché la racine de ce mot (FNGh ou FNQ) du nom donné par les Grecs aux alphabets qu'ils avaient reçus des Phéniciens : *phoinikeia grammata*, « les lettres phéniciennes² ». La proximité est troublante mais, à supposer même qu'elle ne soit pas une simple coïncidence, il faut se garder d'en tirer des conclusions trop hâtives : les chiffres que nous appelons « arabes » le sont-ils vraiment³ ? En tout cas, lorsque j'aurai à m'interroger sur les rapports entre alphabets libyques et alphabets phéniciens, ce n'est pas sur ce genre de données étymologiques que je m'appuierai.

Les tfinagh coexistent avec deux alphabets d'origine étrangère : l'alphabet arabe, que l'islam a introduit en pays touareg il y a plus de dix siècles, et l'alphabet latin, que la scolarisation commence à répandre. Ceux-ci ne reçoivent pas de dénomination particulière : on leur applique un terme d'origine probablement arabe⁴ dont les réalisations dialectales sont *esekkil* ou *eshekkul* (pl. *isekkilen* ou *ishekkulen*), et qui désigne tout signe graphique, à quelque système d'écriture qu'il appartienne. Presque tous les Touaregs ont une connaissance au moins rudimentaire de leurs propres alphabets – du moins de celui qui est en usage dans leur région –, alors que seuls ceux, relativement peu nombreux, qui ont fréquenté l'école coranique ou l'enseignement officiel maîtrisent les alphabets arabe ou latin.

Si l'on excepte de rares manuscrits rédigés à la demande ou à l'intention de chercheurs européens⁵, les Touaregs n'utilisent les tfinagh que pour des textes courts : petites missives, graffitis sur les arbres, les rochers ou les ustensiles quotidiens. À l'époque où je vivais parmi eux, ils n'imaginaient pas qu'on pût les utiliser pour écrire des livres semblables à ceux qu'ils voyaient écrits en arabe ou en français. L'explorateur Henri Duveyrier, qui a séjourné d'août 1860 à février 1861 chez les Touaregs installés

2. Voir, par exemple, Prasse 1972, I-III : 149.

3. Voir Galand 2001a : 3.

4. Hanoteau 1886 : 5.

5. Voir chapitre 8, fig. 8.5, fig. 8.6.

sur les actuels confins algéro-libyens, avait déjà fait un constat analogue : « On ne trouve écrits en tefinagh, rapporte-t-il dans *Les Touareg du Nord*, que des inscriptions sur les rochers, sur les armes, sur les anneaux de bras, les bracelets, les instruments de musique, les lanières de cuir, les boucliers et les broderies sur les vêtements. Tous les écrits sérieux, les livres, les chroniques, la correspondance, les amulettes sont en arabe, langue que beaucoup parlent, mais que les lettrés seuls savent écrire⁶. » Peut-être a-t-il exagéré sur un point : si la correspondance des notables utilisait l'arabe, qui avait dans la région un statut de langue diplomatique, je pense que, tout comme aujourd'hui, on recourait aux tfinagh pour l'usage épistolaire privé. En tout cas, nous verrons que quelques lettres écrites en tfinagh à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle sont parvenues jusqu'à nous.

Il est vrai que, depuis déjà plusieurs décennies, les services d'alphabétisation du Niger et du Mali éditent de petits opuscules rédigés en tfinagh. De plus, quelques intellectuels ont entrepris de créer des versions modernisées de ces alphabets (on parle à leur sujet de « néotfinagh »), qui leur paraissent mieux adaptées à l'usage moderne. Ces initiatives feront peut-être évoluer les pratiques scripturaires, mais, pour l'instant, les seuls véritables livres composés en tfinagh l'ont été par des étrangers. Ainsi, l'Imprimerie nationale a publié en 1956 une version touarègue du *Petit prince* dont je doute qu'elle ait jamais été diffusée en pays touareg. Une mission protestante installée à Agadez a fait imprimer au cours des années 1980 une traduction touarègue du *Nouveau Testament* qui n'a pas dû trouver sur place beaucoup de lecteurs : lors de l'un de mes séjours là-bas, j'en ai vu un exemplaire traîner dans une décharge. Déjà en 1860 puis en 1896, Adolphe Hanoteau et Émile Masqueray avaient publié des manuels de grammaire où figuraient des textes touaregs rédigés en tfinagh. Duveyrier eut l'occasion de s'apercevoir combien ce genre d'objet surprenait ses hôtes : « Pour me guider dans mes études, j'avais un exemplaire de la *Grammaire temachek*' de M. Hanoteau. Cette circonstance

6. Duveyrier 1864 : 389.

me fit trouver, en station comme en voyage, autant de professeurs que je pouvais le désirer ; car toutes ces dames targuies voulaient voir, examiner, contrôler cette œuvre merveilleuse⁷. »

Maîtriser les tfinagh ne nécessite pas le long apprentissage auquel doivent s'astreindre ceux qui veulent savoir lire et écrire en français ou en arabe. Les enfants et les jeunes gens apprennent à les manier comme ils apprendraient les règles d'un jeu. Aucun stigmat ne s'attache à leur ignorance, et leur maîtrise n'introduit pas à un savoir refusé à l'ignorant puisqu'il n'y a pas de livres écrits en tfinagh. Ceux qui les manient avec le plus d'aisance n'écrivent pas davantage pour autant ; tout au plus aiment-ils faire montre de leur virtuosité dans des jeux de société où l'on défie ses partenaires de déchiffrer des inscriptions tracées sur le sable. Mohamed Aghali-Zakara et Jeanine Drouin rapportent même que, à l'ouest du Niger, les tfinagh sont tenues pour « choses de jeunes gens » (*ärät en shāghāt, ärät en bārārān*), au point que les vieillards soucieux de leur dignité affectent l'ignorance à leur endroit. Quelques-uns de leurs interlocuteurs leur en ont même parlé comme d'une « écriture du diable » (*akātab n Eblis*⁸). Je n'ai rien entendu de tel durant toutes les années que j'ai passées dans la région d'Agadez, mais il est un fait que mes amis avaient pour l'alphabet arabe une révérence qu'ils ne se seraient pas avisés d'accorder à leur propre alphabet et encore moins, d'ailleurs, à l'écriture latine. Ce qui signifie que, sans être impies, les tfinagh étaient pour eux une écriture tout aussi profane que l'écriture importée par les Infidèles. En fait, je crois qu'ils auraient été à peu près du même avis que Al-Hajj Kemokai, le Libérien dont Jacques Goody reçut en 1975 ce propos : « En Afrique, nous avons besoin de l'arabe pour nous aider à gagner le Ciel et nous avons besoin de l'anglais pour améliorer notre niveau de vie⁹. » Bien sûr, il faut transposer. Mes amis envoyaient leurs enfants à l'école en comptant bien que la maîtrise du français, et donc de l'écriture latine, leur permettrait d'avoir un avenir meilleur.

7. Duveyrier 1864 : 388.

8. Aghali-Zakara et Drouin 1977-1978 : 279-285.

9. Goody 1994 : 205.

leur ; certains d'entre eux s'essayaient à acquérir quelques notions d'écriture arabe, estimant que c'était là leur devoir de musulman. Quant aux tfinagh, elles servaient aux jeux des jeunes gens et à la correspondance privée des adultes. Rôle modeste, mais qu'elles étaient seules à pouvoir remplir pour ceux – l'immense majorité – qui n'avaient suivi ni l'école coranique ni l'enseignement scolaire officiel. Un rôle pas très éloigné de celui que Al-Hajj Kemokai reconnaissait au syllabaire vaï. En un mot, à chaque langue, son alphabet ; à chaque alphabet, son usage.

Du reste, je ne suis pas sûr que la formule rapportée par Mohamed Aghali-Zakara et Jeanine Drouin ait vraiment le sens qu'ils lui donnent. *Eblis*, mot arabe venu du grec *diabolos*, désigne certes d'abord le démon tentateur de la foi coranique ; mais la langue courante, qui lui préfère dans cette acception *Shitan* (Satan), terme proprement sémitique emprunté lui aussi à l'arabe, en fait un simple nom commun dénotant l'agitation des sens et de l'esprit causée par le désir amoureux. Parler d'« écriture du diable » revient simplement à dire que les tfinagh appartiennent au monde des jeux adolescents et de la galanterie. De fait, nous verrons que beaucoup d'inscriptions rupestres ont un caractère galant. C'était aussi le cas, rapporte Duveyrier, des écritures que les dames traçaient sur le voile ou sur le bouclier de leurs favoris. Et si les épîtres que j'ai eues en main étaient le plus souvent de très décents échanges entre parents et enfants ou entre frères et sœurs, j'ai vu aussi quelques messages galants, et je me doute, puisqu'on n'avait pas de raison de me montrer ce genre d'écrits, encore moins de m'utiliser comme scribe pour les rédiger, que ceux qui circulaient étaient beaucoup plus nombreux.

Nous sommes face à un apparent paradoxe : voilà des alphabets dont les Touaregs font un usage finalement assez parcimonieux, auxquels ils n'accordent pas le même sérieux qu'aux alphabets étrangers dont ils connaissent l'existence, et qui se sont cependant transmis parmi eux depuis des siècles. Mais, comme Lionel Galand le faisait observer naguère¹⁰, le paradoxe tient

10. Galand 2002 : 8.

peut-être à ce que nous sommes trop facilement portés à croire que l'écriture remplit partout l'ensemble des fonctions que nous lui connaissons. En particulier, nous voyons d'abord en elle le support de ce que nous appelons la littérature (terme dont, soit dit en passant, l'étymon latin signifiait « chose écrite, écriture »). Or les ethnologues savent depuis longtemps que, même dans les sociétés dépourvues d'écriture, certains individus consacrent leur savoir-faire langagier à produire des objets verbaux d'un statut très comparable à nos œuvres littéraires. Ainsi, les poésies des Touaregs ont trop en commun avec les nôtres pour que nous refusions d'y voir de la littérature, mais elles n'ont jamais été mises par écrit, sinon par les étrangers qui viennent parmi eux pour les recueillir et les traduire. À l'inverse, on sait maintenant que, pour autant que les documents exhumés nous permettent de l'affirmer, les tablettes des anciens Sumériens puis des Akkadiens, tout comme celles des Minoens, ont servi d'abord à noter des documents administratifs et juridiques.

Je reviendrai plus en détail dans le corps du livre sur les usages qu'on assigne aux tfinagh, et sur la manière dont on les utilise. Nous verrons en particulier que, non seulement on leur réserve une catégorie particulière de textes, mais qu'on les lit d'une manière spéciale, différente de la façon dont on lit l'arabe ou le français. Mais, pour le reste, ce livre est consacré essentiellement à l'histoire de ces alphabets, telle du moins qu'on peut la reconstituer. La principale question posée sera : comment est-on passé des antiques alphabets de l'Afrique septentrionale aux alphabets touaregs d'aujourd'hui ? C'est une question à laquelle, dans l'état actuel de notre documentation, nous ne pouvons donner qu'une réponse très partielle. Il me paraît cependant utile de discuter les hypothèses proposées par les spécialistes, et, là où c'est possible, de livrer avec toute la prudence nécessaire quelques hypothèses nouvelles. Je ne suivrai pas exactement l'ordre chronologique, pour des raisons dont je m'expliquerai. Après un bref préambule qui rappellera comment ces alphabets sont venus à la connaissance des savants occidentaux, je résume aux chapitres 1 et 2 ce que l'on sait de la période antique. Les chapitres 3 et 4 proposent

une reconstitution, forcément hypothétique, du scénario suivi par les hommes qui, quelques siècles avant l'époque de Massinissa, ont créé ces alphabets. En effet, il s'est écoulé une période assez longue entre la date que je serai amené à postuler pour leur création, quelque part entre le ^x^e et le ^{iv}^e siècles avant J.-C., et l'époque où remonte la seule inscription datée avec certitude que nous possédions. Le chapitre 5 s'attachera à ce qu'on peut dire de la période intermédiaire, ou plutôt à ce que certains chercheurs en ont imprudemment dit. Puis le chapitre 6 passera directement à la période actuelle, et nous nous y maintiendrons jusqu'à la fin du chapitre 8. L'évolution qui aurait conduit des alphabets antiques aux alphabets contemporains sera abordée au chapitre 9. Après quoi, un dernier chapitre sera consacré aux écritures modernisées que les intellectuels tentent aujourd'hui de promouvoir.

Ce livre est donc avant tout une contribution à l'histoire de l'écriture. Il s'inscrit dans le mouvement de recherche qui, depuis quelques décennies, entend faire valoir que, contrairement à une idée reçue chez nous, l'écriture est présente depuis longtemps sur le continent africain. J'aurai aussi l'occasion d'y montrer que, contrairement à une autre idée reçue, ce continent était ouvert aux influences culturelles venues de tout le bassin méditerranéen, qu'elles soient phéniciennes ou hellénistiques. En filigrane, l'ouvrage proposera en même temps une réflexion sur l'écriture, cette opération très particulière qui consiste à déposer sur la pierre ou le papier une image durable de nos paroles. Il y a là un va-et-vient entre signes visibles et signes audibles auquel nous sommes si accoutumés que nous avons tendance à croire qu'il va de soi. Bien à tort, comme un Jack Goody l'a montré dans des ouvrages devenus classiques – et comme l'ont montré, d'une autre manière, des auteurs qui, tels Jean Bottero, Jean-Jacques Glassner ou bien d'autres, ont étudié la naissance et l'histoire de l'écriture. Ces auteurs se sont notamment attachés au geste inaugural accompli, quelque part au cours du ^{iv}^e millénaire avant notre ère dans le pays de Sumer et d'Akkad – puisque c'est en ce temps et en ce lieu qu'on situe habituellement l'origine de l'écriture (d'autres écritures sont apparues sur d'autres continents, en Chine ou en

Amérique, mais elles semblent un peu plus tardives). Un geste aux conséquences si merveilleuses qu'on oublie ensuite que de simples mortels en avaient été les auteurs, et qu'on en vint à l'attribuer à quelque être divin, dont le nom variait selon les lieux : les uns parlaient de Thot, les autres d'Hermès, d'autres encore d'Enki ou Nisaba... Le geste auquel je m'intéresserai n'aura pas un caractère si éminemment inaugural, puisque l'origine dont je parlerai n'est pas celle de l'écriture, mais celle d'une écriture particulière, apparue dans un monde où l'écriture existait déjà. Et les Touaregs eux-mêmes ne sont pas si emphatiques quand ils parlent de l'origine des tifinagh. Leurs légendes, dont j'aurai à dire un mot, l'attribuent à des êtres exceptionnels, et peut-être même surhumains, mais certainement pas divins. Et pour ma part, je serai moins emphatique encore puisque ceux auxquels mes hypothèses l'attribueront n'eurent rien de surhumain. Mais je n'ai pas de raison de refuser le qualificatif de « génial » aux idées simples et fortes dont je crois pouvoir les créditer. Le lecteur en jugera.

Le terrain sur lequel je m'aventure est loin d'être vierge. Des savants immenses m'y ont précédé, et ce n'est pas sans trembler que je me risque sur leurs traces. L'article dans lequel Ferdinand de Saulcy a proposé en 1843 un premier déchiffrement des alphabets de Dougga est une merveille d'algèbre dont chaque relecture me ravit. Le monumental *Recueil des inscriptions libyques* de l'abbé Jean-Baptiste Chabot (1941) est, encore aujourd'hui, un outil de travail indispensable. Si j'ai dans la suite du texte à être sévère envers Gabriel Camps sur un point précis de datation – l'insolence envers les devanciers est l'apanage des tard-venus – je dois dire que je tiens son *Massinissa ou les débuts de l'histoire* (1961) pour un chef-d'œuvre d'érudition. Quant à Werner Pichler, c'est tout simple : dès la lecture de son *Origin and Development of the Libyco-Berber Script* (2007), j'ai eu envie de le connaître. Je ne le connaîtrai pas. Comme Michael Ventris, comme Milman Parry, il a disparu prématurément après avoir eu juste le temps de bouleverser tout un champ d'étude. Enfin et surtout, il faut faire une mention particulière à Lionel Galand, lui que, des deux côtés de la Méditerranée, toute une génération de berbérissants reconnaît comme

un maître. À lui aussi, nous devons une merveille d'algèbre : la reconstitution de la phonologie du parler de Dougga. Et il aura su nous montrer, dans un domaine aujourd'hui encombré par les demi-savants, que la rigueur et l'humilité scientifique ne sont pas incompatibles avec l'inventivité : le tamis de sa rigueur est des plus serrés, mais ce qu'il laisse passer n'est que du meilleur aloi.

Ma dette envers Lionel Galand est immense, et le lecteur aura plus d'une fois l'occasion de mesurer combien mon travail lui est redevable. Je dois également remercier Marianne Lemaire, Éric Jolly, Michael Houseman et Véronique Lautier, dont l'amitié m'est précieuse et à qui j'ai infligé la lecture d'articles bien arides où s'ébauchaient quelques-uns des développements présentés ici ; ma reconnaissance va aussi à mes complices François Pouillon et Claude Lefébure, ainsi qu'aux habitués des séminaires que nous animons tous les trois à l'École des hautes études en sciences sociales, eux devant qui j'ai testé les brouillons successifs du présent ouvrage ; à Jacques Alexandropoulos, professeur à Toulouse et spécialiste du monnayage numide, qui a bien voulu répondre à mes questions de numismatique ; à Mansour Ghaki, éminent spécialiste de l'épigraphie libyco-punique, qui nous a fait découvrir, à Sophie Archambault de Beaune et à moi, le site de Dougga ; à Rupert Chapman, conservateur au British Museum, qui s'est fait notre guide dans les réserves de son musée ; à Anja Fischer, Christian Dupuy, Jean-Pierre Laporte, José Farrujia de la Rosa et Mustapha Qadery, qui ont gentiment accepté de mettre à ma disposition des documents personnels ; à Jean-Loïc Le Quellec, qui a lui aussi accepté de mettre certains de ses documents à ma disposition, et a par ailleurs réalisé des polices tfinagh qui m'ont été fort utiles. J'ai aussi une dette toute spéciale envers Sophie Archambault de Beaune, qui a bien voulu accueillir mon livre dans la belle collection qu'elle dirige à CNRS Éditions et qui m'a fait bénéficier plus d'une fois de ses compétences d'archéologue (ainsi que de ses talents de photographe !). Mais ce que je lui dois va bien au-delà.

Note sur la transcription

Plusieurs documents iconographiques seront mis à la disposition du lecteur, qui lui permettront de se faire une idée de ce à quoi ressemblent les alphabets dont je vais parler. Mais, dans le corps du texte, il aurait été trop compliqué de faire figurer sous leur forme réelle les différents signes alphabétiques (touaregs, phéniciens, grecs) dont il sera question. J'ai pris le parti d'utiliser une majuscule romaine pour désigner les signes alphabétiques, et une minuscule en italiques pour désigner les phonèmes que ces signes servent à transcrire. Par exemple, si je parle d'une inscription touarègue contenant le signe T, il faut comprendre qu'elle contient le signe dont les Touaregs se servent pour transcrire le phonème qu'ils prononcent comme notre *t*. Bien entendu, ce signe n'a rien à voir avec la lettre latine « T » (en l'occurrence, il a la forme d'une croix : +). Le lecteur devra prendre garde que « *t* » désigne un phonème susceptible d'être représenté par des signes qui varient selon l'alphabet utilisé, et que « T » désigne un signe alphabétique, dont la forme dépend de l'alphabet dont il est question. Si j'en crois les premiers lecteurs qui ont bien voulu servir de cobaye, cette petite gymnastique s'apprend sans effort. Une complication tout de même : il est d'usage de transcrire certains phonèmes du touareg ou du libyque par une biconsonne. Ainsi, la vélaire fricative sonore est habituellement notée *gh*. Le signe qui sert à la transcrire sera désigné par « Gh » (et non pas « GH », qui correspondrait à une séquence des deux signes notant respectivement *g* et *h*). Enfin, l'emphasis est notée

L'alphabet touareg

au moyen d'un soulignement – procédé que, dans un souci de simplicité typographique, j'ai préféré au point souscrit utilisé le plus souvent par les linguistes. Ainsi, le *t* emphatique est noté ici t et le signe servant à le transcrire est désigné par « T ».

Du même auteur

1985. *Peau d'Âne et autres contes touaregs*, avec des dessins de Katia PERTSOVA, Paris, L'Harmattan.
1987. *La tente dans la solitude. La société et les morts chez les Touaregs Kel Ferwan*, avec des dessins de Katia PERTSOVA, Cambridge/Paris, Cambridge University Press/Maison des Sciences de l'Homme.
1992. *Poésies et chant touaregs de l'Ayr. Tandis qu'ils dorment tous, je dis mon chant d'amour*, Paris, L'Harmattan (avec Moussa ALBAKA).
2000. *Gens de parole. Langage, poésie et politique en pays touareg*, Paris, Éditions la Découverte.
2007. *Henri Duveyrier. Un saint-simonien au désert*, Paris, Ibis Press.
2009. *Charles de Foucauld moine et savant*, Paris, CNRS Éditions.
2012. *L'aède et le troubadour. Essai sur la tradition orale*, Paris, CNRS Éditions.

Direction ou édition d'ouvrages

1997. Édition des *Chants touaregs* de Charles de Foucauld, Paris, Albin Michel.
2006. Édition du *Journal d'un voyage dans la province d'Alger* de Henri Duveyrier. Paris, Éditions des Saints Calus.
2005. *L'excellence de la souffrance*, numéro spécial de *Systèmes de pensée en Afrique noire*, 17, École pratique des hautes études.
2011. *Sahara en mouvement*, dossier de *L'Année du Maghreb* 7, CNRS Éditions.
2012. *La terre et le pouvoir. À la mémoire de Michel Izard*, Paris, CNRS Éditions (avec Fabio VITI).

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions
sur notre site www.cnrseditions.fr